

Fabrice Laurent

Depuis 21 an, musicien à Montréal

Votre parcours artistique commence à Saint-Étienne, d'où vient cette passion pour la batterie la percussion ?

En fait cela est un peu un hasard. Quand j'avais 12 ans, j'habitais dans le Parc du Portail rouge et un de mes voisins suivait des cours de batterie avec Nino Bergamo, qui, si ma mémoire est bonne, enseignait chez Musique François. Quand j'allais m'amuser chez lui, il y avait cette chose bizarre que l'on appelle une batterie muette que nous maltraitions à chaque visite dans sa chambre. Je trouvais cela très défoulant. Je pense que cela m'a beaucoup aidé à canaliser mon énergie et encore maintenant cela m'aide beaucoup. Puis un autre hasard a fait que mon voisin de palier avait une vieille batterie qui traînait dans sa maison de campagne (avec des fûts en acier), je la lui ai rachetée pour une modique somme et c'est comme cela que tout a commencé. J'ai commencé à suivre des cours avec Nino et Guy Perrin chez Musique François, mon père m'acheta une vraie batterie qu'il avait trouvée à la salle des ventes. Par la suite en revenant du service militaire (qui était obligatoire à l'époque) ou j'étais tambour de la musique principale de la 5^{ème} région militaire, j'ai suivi des cours avec Serge Soulier qui a commencé m'enseigner la musique brésilienne et la musique en général.

Vos aspirations se situent entre blues, Brésil, jazz... Quelles ont été vos influences musicales ?

Mes influences sont très variées. Je me souviendrais toujours le jour où ma mère nous a acheté un tourne-disque. Nous venions de déménager. Je devais avoir 10 ans et nous n'avions rien pour écouter de la musique. Ma mère avait choisi deux 33 tours avec le tourne-disque. Je m'en souviens comme si c'était hier : le grand orchestre de Count Basie et Stéphane Grappelli avec Oscar Peterson (un Montréalais). Ce fut une passion immédiate pour le groove. Par la suite le pianiste Bill Evans m'envoûta complètement avec son sens harmonique et mélodique. Tout cela avant même de commencer à jouer d'un instrument. Puis

après Gilberto Gil avec qui j'ai eu la chance de jammer il y a trois ans, une époque disco avec George Benson, Miles, Cab Calloway, Chet Baker, Dizzy Gillespie, Antonio Carlos Jobim.

Vous êtes partis ensuite au Canada, à Montréal, quel a été le moteur déclencheur de cette nouvelle étape ?

Le déclencheur a été le décès de mon père. J'avais 22 ans. Mon père avait deux très bons amis stéphanois qui avait émigré au Canada depuis quelques années et qui tenait l'un des plus gros bars de Montréal. Ils sont revenus spécialement pour les obsèques, et c'est là qu'ils m'ont invité à venir à Montréal, qu'il me payait le billet d'avion et que cela me changerait les idées. Mon père me parlait souvent d'eux et pour moi c'était comme les histoires que l'on voit dans les films : des clubs de jazz avec plein de musiciens partout, des grosses voitures, l'Amérique quoi. Je ne fus pas déçu. Quand je suis arrivé pour passer deux mois d'été, les amis de mon père m'ont tellement bien reçu (à la Stéphanoise) que j'ai comme trouvé une deuxième famille. De plus le jour où je suis arrivé c'était le deuxième jour du Festival international de Jazz de Montréal et Pat Metheny faisait la première page des journaux pour avoir donné un concert devant 100 000 personnes sur l'une des rues principales de la ville. Il y avait des concerts partout sur la rue Saint-Denis. Le bar de mes amis, le Grand Café, avait l'une des meilleures salles de spectacle de la ville. C'était une grosse claque. J'étais entouré de musiciens incroyables. J'avais un appart et du travail (j'étais responsable de changer les bouteilles vides des bars). Pendant les deux mois, je me suis renseigné partout, et je me suis rendu compte que je pouvais, grâce aux accords franco-québécois et, après avoir passé une audition, venir étudier gratuitement la musique dans une sorte d'école professionnelle qu'on appelle le CÉGEP. Un an après mon retour, les demandes d'immigrations complétées, et l'audition de l'école réussie, j'ai pris ma batterie avec beaucoup de vêtements d'hiver bourrés dans la grosse caisse et suis

parti pour un envol qui au départ devait durer deux ans et dure maintenant depuis 21 ans.

Aujourd'hui vivez-vous intégralement de la musique, qu'elle a votre actualité et aurons-nous le plaisir de vous voir sur scène à Saint-Étienne dans un avenir proche ?

Oui intégralement. Mais ici pas d'intermittence du spectacle et une concurrence très forte. Il y a quatre universités de musique excellente qui déverse chaque année sur le marché du travail un nombre incalculable de bons et jeunes musiciens. Il faut être en forme et toujours être à la pointe de ce qui se fait de nouveau dans tous les domaines. Mais c'est très excitant. On n'a pas le temps de s'endormir. Quant aux projets, ils sont nombreux. Je viens juste de monter mon petit studio. J'ai enregistré des batteries cette année pour un jeune artiste brésilien de 24 ans, auteur-compositeur surdoué, et je suis en train de faire un remix dans d'un de ses morceaux. Sinon je joue avec une chanteuse uruguayenne, Ines Canepa, fantastique. J'accompagne très souvent Paulo Ramos, gagnant d'un Juno (victoire de la musique canadienne) et plein d'autres artistes d'univers très différents. Je viens de jouer tout l'été dans divers festivals. En deux semaines je peux jouer avec cinq projets de style différent. J'accompagne beaucoup de monde d'univers différents. Quant à ma venue à St-Étienne ? Je viens au moins une fois par an voir ma famille et mes amis, mais je n'ai jamais le temps de faire les démarches pour proposer des artistes. Avec les années j'ai un peu perdu les contacts. Je joue plus souvent au Mexique qu'en France. Cela me manque énormément.

Propos recueillis par El Chat